

Amicale du Réseau

C.N.D. Castille

Association autorisée
par la Préfecture de Police
sous le n° 10.963

Siège Social :

25, rue des Boulets, PARIS-11^e

Compte Chèques Postaux :

PARIS 5.401.60

IN MEMORIAM



M. Marcel VERRIERE

Marcel VERRIERE est mort le 18 août 1966 dans sa 72^e année.

Ses obsèques ont été célébrées le 23 août en l'église Notre-Dame-de-Grâce de Passy.

Une très nombreuse assistance avait tenu à rendre hommage à celui qui fut durant sa vie un exemple de courage, de loyauté et de dévouement.

M. Amaury et tous les camarades de l'Amicale C.N.D.-Castille ont tenu à consacrer un bulletin à sa mémoire en y associant le souvenir de nos disparus.

Adieu, mon cher « LECOMTE »,

G. ALIF,

Président de l'Amicale C.N.D. - CASTILLE.

Au seuil de l'éternité, nous connaissons tous la vanité des manifestations humaines, et pourtant l'évocation des exemples qui méritent d'être connus contribue et doit contribuer à l'enrichissement et à l'ennoblissement de l'homme.

Marcel Verrière, c'est pour moi, comme pour la plupart de ceux qui l'entourent ici, ce matin pour la dernière fois, un quart de siècle et pour quelques-uns près d'un demi-siècle d'une amitié profonde brisée sans ménagements — imposant à nos sentiments une épreuve bien lourde à supporter.

Marcel Verrière, c'est pour moi près de 30 années d'une collaboration étroite commencée dans le calme d'un commerce amical et paisible, puis, sans que nous l'eussions délibéré, préparé — forgée dans un combat commun, dans lequel nous nous sommes retrouvés tout de suite et bien simplement dès 1940 et enfin poursuivie à travers des temps difficiles, où la patience, l'esprit d'abnégation et de sacrifice ont été souvent mis à l'épreuve...

Jamais, même au moment des périls, je n'ai constaté la moindre défaillance, la plus légère hésitation chez ce courageux compagnon de combat toujours affable, toujours serein

— d'apparence, il est vrai, car il était profondément sensible — mais toujours maître de lui, solide et loyal.

Il avait commencé sa carrière au front, en 1915, au 155^e régiment d'infanterie qu'il avait rejoint comme volontaire et pour lequel il avait conservé un véritable culte.

Cette chose précieuse, elle fut vite et fut appelée à l'être tout par élimination, selon des lois impenétrables et impitoyables — ces jours, ces mois, ces années où la mort l'environnait — arrachant à son affection ses camarades de misère et de gloire, lui rendaient encore plus chers ceux qui, avec lui, étaient miraculeusement épargnés : Verdun, le Mort-Homme, le Chemin des Dames, Craonne et, enfin la Marne victorieuse de 1918 avaient fait de l'adolescent, inexpérimenté d'abord, un soldat, puis un chef. Patriote d'instinct, il se battit sans se ménager pour son pays, pour ce que celui-ci incarnait et incarna toujours pour lui : l'Honneur, la Fidélité, la Liberté.

Deux fois blessé, cinq fois cité, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille.

Et c'est tout naturellement que le « Père tranquille » qu'il était fut un des héros aussi authentiques qu'anonymes dans ce qu'on a appelé la « Résistance »... Après avoir été rappelé en 1939 aux avant-postes à la tête d'un bataillon d'infanterie, puis d'une unité de chars, il se chargea d'importantes et périlleuses responsabilités, d'abord dans le groupe « Ripoche », qui devint « Ceux de la Libération », puis dans le réseau C.N.D. créé par Rémy et dont il devint, sous le pseudonyme de « Marquise » puis du « colonel Lecomte », le chef d'un secteur de la région parisienne.

La tâche qu'il accomplit avec modestie, les services qu'il rendit avec une discrétion admirable — en permettant notamment à un grand nombre de prisonniers français de s'échapper des camps, dans des conditions extraordinaires — la qualité

et le nombre des renseignements qu'il recueillit et transmit, ont fait de lui l'une des belles figures de la Résistance française travaillant étroitement unie avec la France combattante pour la libération de son pays battu mais non vaincu, sous l'impulsion du chef qu'avec ses amis il reconnut et ne quitta

jamais et pour lequel il se battit

avec lui en septembre 1944 par la Gestapo et son appareil. Couragement libéré, il retrouve son organisation décapitée. Courageusement, patiemment, il la reconstituera avec les membres échappés aux rafles qui disloquèrent alors certains des meilleurs réseaux, harcelés, minés parfois par des délations arrachées sous la torture.

Ce fut C.N.D.-Castille, dont le colonel Rémy a écrit la page d'histoire.

La croix de 1914-1918, celle de 1939-1945, 8 citations, la rosette de la Résistance, le grade d'officier de l'Ordre de l'Empire britannique.

La médaille de la Résistance polonaise et bientôt la croix de commandeur de la Légion d'honneur récompensèrent enfin le courage inlassable et l'ardent patriotisme du colonel Marcel Verrière « pour qui, pourtant, la première récompense du devoir accompli était de l'avoir fait ».

* *

Les qualités dont Marcel Verrière fit preuve au cours de ces deux périodes exceptionnelles de son existence étaient celles du soldat — avec ou sans uniforme !...

Il avait au plus haut degré le sens du devoir et le goût du travail bien fait, avec ponctualité et au besoin avec rigueur. Ayant appris à obéir, il savait commander : il avait le sens des responsabilités.

Aussi, était-il tout désigné pour occuper le haut poste qui devait lui être confié dans notre Maison. Sa formation professionnelle allait heureusement compléter ses dons naturels d'organisateur et enrichir le personnage buriné par les épreuves qu'il avait toujours traversées avec bonheur et aussi avec honneur.

« Après avoir été, il y a 40 ans, mon premier fondé de pouvoir, m'écrivait hier mon ami Jean Terray, président de l'Union européenne, pour me dire la grande peine qu'il éprouvait et en me chargeant de transmettre à sa famille ses sentiments de sympathie », auxquels j'ajoute ceux qui m'ont prié d'exprimer en leur nom :

— M. Bourges, ministre de l'Information ;

— M. Peyrefitte, ministre de la Recherche scientifique ;

— M. Papon, préfet de police,

et les plus hautes personnalités de la presse jointes aux innombrables messages que je ne puis tous énumérer, mais dont je remercie ici leurs auteurs, il devint dans un moment critique :

— le président du conseil d'administration du « PARISIEN libéré » ;

— puis de « l'Information » ;

— directeur gérant du « Miroir des Sports » ;

— membre du conseil d'administration du « Maine libre » ;

— membre du comité directeur du Tour de France.

Dans ses importantes fonctions, où il recueillait l'estime de tous, cet homme de fidélité remplît sa tâche avec la conscience lucide requise pour l'ampleur de ses charges.

Si « le PARISIEN libéré » perd aujourd'hui un des artisans de sa prospérité, de son indépendance, il me revient de dire que nous perdons tous un ami exceptionnel dont la vie tout entière fut un exemple des plus belles qualités qu'un homme

puisse espérer posséder. Au bon sens, à la lucidité, au courage, à l'énergie, il savait allier la gentillesse, le respect d'autrui, la générosité car il savait contribuer, avec la plus grande discrétion, à soulager les misères et les peines des autres en oubliant les siennes.

Nous le perdons sans qu'aucun de ceux qui l'ont connu puisse se souvenir d'avoir eu à lui faire le moindre reproche.

Il était parmi les meilleurs — de ceux que, dans l'ignorance où nous sommes des desseins mystérieux d'une providence inhumaine — nous voudrions ne jamais perdre, parce que leur départ nous paraît inexplicable et injuste.

C'est avec la conviction qu'il aura trouvé le repos qu'il a bien mérité que je dis, en mon nom personnel, au nom des membres du conseil d'administration et de tous les collaborateurs du Groupe :

— à Mme Verrière, sa compagne dévouée des jours de souffrances mais aussi de bonheur ;

— à son fils Christian et à son épouse ;

— à son petit-fils Jean-Pierre qu'il affectionnait tant,

combien nous partageons leur peine dans le souvenir fervent de celui qui ne nous a pas quittés.

COLONEL RÉMY

C'était il y a 25 ans, au mois de novembre 1941.

Depuis un an, je construisais lentement, pierre vivante par pierre vivante, le réseau de renseignement de la **France Libre** que le général de Gaulle m'avait donné mission de créer en territoire français occupé, et que j'allais bientôt dénommer **Confrérie Notre-Dame**, pour bien marquer le sentiment de profonde fraternité qui unissait tous ses membres, par un lien plus fort que celui du sang, en le mettant sous la protection de Celle dont un roi avait fait la protectrice de la patrie. A mon insu, nous comptions déjà un mort : recruté par moi à Angers sur la recommandation du lieutenant de vaisseau Philippon — cet officier dont les informations permettraient d'immobiliser pendant de longs mois à Brest le **Scharnhorst** et le **Gneisenau**, et de déterminer la route qu'allait suivre le super-cuirassé **Bismarck** — mon opérateur radio, Bernard Anquetil, que j'appelaient « Lhermite », avait été fusillé le vendredi 24 octobre 1941 dans la sinistre clairière du Mont-Valérien, où devaient tomber tant des nôtres.

Envoyé de Londres pour mettre au point le service des transmissions radio du réseau, Pierre Julitte venait de me présenter un jeune officier de réserve qu'il avait connu pendant la

campagne de France. De cette rencontre avec Frantz Jourdain allait instantanément découler un élargissement de possibilités que je n'osais espérer. Elle était d'autant plus providentielle que le réseau créé par mon ami Maurice Duclos, dit « Saint-Jacques », venait d'être anéanti par une trahison. Jusqu'alors, j'avais pour tâche de surveiller les mouvements de l'ennemi le long de la côte Atlantique. Il fallait prendre le relais de « Saint-Jacques » et contrôler l'ensemble de la zone occupée, mais je ne savais comment m'y prendre. Frantz Jourdain, que j'affublai du pseudonyme de **Hals**, m'y aida puissamment.

Peu de jours après notre première entrevue, il me mit en présence d'un capitaine des chars d'assaut, nommé François Faure, dans l'avenue de l'Observatoire, déserte à souhait, Faure, que j'appelai « Paco », car il aimait tout comme moi l'Espagne, m'amena un lieutenant de son arme, dont la boutonnière s'ornait d'un ruban de la Légion d'honneur brillamment gagné à Rethel : Jacques Robert, qui allait devenir « Denis », me fit connaître à son tour les servants du char qu'il commandait naguère, Robert Hirsch et Robert Wackherr, **alias** « Coco » et « Bouboule », et un grand garçon mince, lieutenant de dragons, nommé Max Petit. Je ne pouvais donner à celui-ci d'autre pseudonyme que celui de « Poucet ».

Je déclarai que j'avais besoin d'un expert en matière d'aviation, et c'est ainsi que Paco et Denis me firent connaître un officier pilote, droit comme une épée, au visage vif et aigu, qui s'appelait Roger Dumont. Par association d'idées avec une marque célèbre de champagne, il devint « Pol ».

Il me fallait aussi un « inspecteur » pour rendre visite à nos « agences de province ». Paco le trouva en la personne d'un de ses camarades des chars, Etienne Legraverend, héros du Chemin des Dames en 1917, « véritable saint dans le monde » comme a dit de lui, à juste titre, un de ses amis. Nous nous étions rencontrés rue de l'Arcade : « Puisque nous sommes dans le quartier, me dit Paco, allons voir l'ami Verrière qui est, lui aussi, capitaine de réserve. » Et il me conduisit dans une banque privée, aux environs du square Louis-XVI. Portant la cinquantaine, comme mes nouveaux amis, Marcel Verrière nous fit entrer dans son bureau :

— Enchanté de vous connaître, hein ? Nous allons faire du bon travail. C'est que j'ai des amis très bien, hein ?

Celui que j'appelai d'abord « Marquise », mais qui devint « Lecomte » parce qu'il gérait les finances du réseau (spéculant sur les dollars qui m'étaient envoyés de Londres, il réalisa, sur le dos des Allemands, de tels bénéfices que je pus aider nos camarades F.T.P. à empêcher le départ vers l'Allemagne d'un grand nombre d'ouvriers qui voulaient bien gagner le maquis à condition de pouvoir laisser une provision de 1.000 francs à ceux qu'ils aimaient) fit du bon travail, en effet. Et, quand s'abattit sur le réseau la catastrophe de novembre 1943, il fut l'homme qui, au prix des plus grands risques, rassembla les quelques éléments qui avaient échappé au désastre. C'est à juste titre que le nom de **Castille**, donné à la nouvelle organisation qu'il fonda, a été associé aux initiales C.N.D., dont il est inséparable. Mais je serais injuste si, à la qualité exceptionnelle — et très haute — de courage que manifesta notre cher « Lecomte » quand tout s'écroulait, je n'associais celle dont fit preuve, avec une même abnégation, Max Petit au mois de juin 1942, quand la trahison d'un misérable dévastait nos rangs, et que je lui demandai, ayant reçu l'ordre d'accompagner en Angleterre ma femme et mes enfants pour faire le point de la situation, d'assurer l'intérim du commandement du réseau pendant mon absence. Cette tâche peuplée de risques mortels que je lui confiais, il l'accepta avec sa modestie coutumière, m'en remerciant presque et exprimant la crainte de ne point y suffire comme j'y comptais.

♦ ♦

Nous étions des amateurs, ignorant tout des règles du « métier » que les circonstances nous avaient imposées. C'est pourquoi je n'eus rien de plus pressé que de faire connaître à mes nouveaux amis ceux que j'avais déjà recrutés. Comment ne pas citer ici Jean Fleuret, que j'avais dénommé « Espadon », et Alphonse Tanguy, qui avait choisi de s'appeler « Alex », pour ne parler que des morts ? « Le Papa », comme disaient de lui ceux qui travaillaient à Bordeaux sous l'égide bienveillante d'Espadon et « Alex », ce Breton à l'écorce apparemment bourrue qui dissimulait l'or d'un cœur éprouvé par une enfance emplie d'amertume, ont laissé un inoubliable souvenir chez ceux qui ont eu l'honneur de les connaître. Mais il me semble les entendre bougonner : « Et les autres, alors, tous les autres,

qu'est-ce que vous en faites ? Les fusillés, les tués — ceux qui ont été abattus au coin d'une rue ou au travers d'une porte, comme Alex —, les détenus de Fresnes, de la Santé, du Cherche-Midi, du fort du Hâ ou d'ailleurs, les déportés de Buchenwald, de Neuengamme, de Sachsenhausen, d'Auschwitz, de Dachau, de Mauthausen, et de tous les autres camps de la mort ? Il faudrait voir un peu à ne pas les oublier, ceux-là ! »

Les oublier, sûrement pas. Mais la liste des souffrances, des larmes, des angoisses, des agonies et des morts est si longue que le cœur me manque pour l'établir. Ils sont tous dans nos pensées, tous, jusqu'aux plus petits, les plus obscurs, comme Lucien Borderie qui m'aidait à franchir « la ligne » lors de mes premiers passages, qui fut martyrisé dans sa chair et qui, avant de partir pour Auschwitz, faisait clandestinement parvenir à sa femme un message, croyant avoir trahi parce que la torture l'avait obligé à avouer qu'il connaissait celui qui avait livré Espadon et toute « l'agence » de Bordeaux :

« Que ma chère Irène refasse sa vie et m'oublie. Je ne suis plus digne d'elle. Mon honneur est foutu. Chère Irène, adieu, et crois à tout mon honneur lavé, sinon jamais. Pardon à tous. Vive la France ! Vive de Gaulle ! »

Pour toute signature, cet adieu déchirant portait une petite croix de Lorraine.

Il arrive qu'on vienne à penser avec une sorte de nostalgie à cette époque affreuse et terrible, et je crois en avoir décelé la raison : la confiance qui nous unissait les uns aux autres était totale, absolue, ou elle n'existait pas, car son essence ne pouvait supporter la moindre restriction. C'est une sorte de sentiment qui ne peut se rencontrer dans l'existence courante. C'était lui qui faisait notre vraie force. De tous les nôtres, ceux qui militaient au premier rang étaient ceux-là mêmes que l'ennemi croyait tenir en son pouvoir et qui souffraient dans le silence de leur cellule : il eût en effet suffi d'un mot de trop, lors des interrogatoires qu'ils avaient à subir, pour arrêter l'effort de leurs camarades qui se trouvaient encore en liberté. Que dire de ceux qui mouraient au poteau d'exécution, ou dans l'enfer des camps, sans desserrer leurs lèvres, sinon qu'ils étaient les meilleurs ? De ces **meilleurs** dont le poète

norvégien Nordahl Grieg, disparu au cours d'un raid sur Berlin, a su dire :

**Les meilleurs meurent en prison,
Sont abattus par les balles, par les vagues,
Les meilleurs ne construisent pas l'avenir,
Les meilleurs se donnent en mourant.**

Comme nos meilleurs, Marcel Verrière, notre « Lecomte », s'est donné jusqu'au bout.

Jour des Morts, 1966.

Colonel REMY
Chef du Réseau
C.N.D.-Castille.

La guerre à peine finie, celui qui créa notre réseau et fut notre chef — un extraordinaire et inoubliable chef — Rémy écrivit son histoire, notre histoire, un morceau d'histoire. Par ses livres, il apprit à la grande majorité des Français qu'il y avait eu une Résistance et quelles avaient été sa grandeur, ses souffrances et son efficacité.

Dans ces pages bouleversantes, il rendait hommage à ces « meilleurs », grâce à qui les lendemains purent chanter de nouveau mais qui ne furent pas là pour les entendre...

Parmi les survivants de ce « peuple de l'ombre », nombreux sont ceux qui, depuis, nous ont quittés.

En même temps que celui de Marcel Verrière, je voudrais évoquer aujourd'hui le souvenir de quelques-uns d'entre eux.

Jean Tillier tout d'abord. Jean Tillier, que je rencontrai pour la première fois aux sombres jours de 1942, Jean Tillier alors Gaspard, puis Debesse, qui, miraculeusement sorti d'une courte arrestation, reprit — aussitôt qu'il le put — du service, pour devenir, au début de 1943 et jusqu'au drame de la troisième grande trahison de notre réseau, son chef. Mais, ayant à cette époque quitté la France, je laisse à d'autres, qui

ont vécu ces mois de 1943 à ses côtés, le soin d'évoquer sa mémoire. Je te salue, cher Debesse, et je t'admire.

Comme j'admire aussi cet autre parmi les grands, qui connut les pires souffrances dans son âme et dans sa chair, Fleuret Espadon, que nous aimions tant revoir à nos assemblées annuelles qu'il présidait avec son autorité bougonnante et chaleureuse.

Après Debesse et Espadon — pardon à nos autres amis disparus depuis 1945 de ne pas les nommer — c'est aujourd'hui Marcel Verrière qui s'en est allé. Marcel Verrière, ou plutôt « Lecomte », que je connus à la fin de 1941, à l'époque où il abritait nos fonds et les faisait savamment fructifier. Son premier pseudonyme, « Marquise », choisi par Rémy qui procédait, on le sait, par associations d'idées, le protégeait en fait assez peu, car son rôle exigeait que les quelques membres du réseau appelés à venir le voir connaissent sa véritable identité. Certes, je n'ai pas été le témoin de l'importante action qu'il mena au lendemain de cette trahison de septembre 1943 en sauvant ce qui pouvait être sauvé, et en maintenant ce qui pouvait être maintenu. C'est miracle que lui aussi se soit sorti des griffes de la Gestapo qui s'étaient pourtant, un instant, refermées sur lui.

Oui, cher « Lecomte », qui es parti retrouver nos nombreux amis, sache, sachez tous que notre pensée est et sera aussi fidèle que profond est notre chagrin.

Marcel Verrière vient de disparaître. C.N.D.-Castille est, une fois de plus, en deuil.

Celui qui fut le colonel Lecomte est décédé cet été à Cannes, alors qu'il se reposait des tâches écrasantes qu'il assumait depuis tant d'années. Nous l'avons conduit au Père-Lachaise, le 23 août.

Quand j'évoque Lecomte, c'est mon premier contact avec lui qui vient à ma mémoire. C'était en 1942. J'étais allé à la Banque mobilière privée (dont il était le fondé de pouvoirs), située rue Pasquier et, selon les instructions reçues, je le fis demander par le caissier, M. Guérard, son beau-frère et membre du réseau. Je me trouvais bientôt en face d'un homme d'une belle stature, au visage prenant, à l'œil vif, au sourire jovial, avec lequel je me sentis tout de suite à l'aise. Il parlait d'une voix feutrée et saccadée. L'objet de ma visite étant vite épuisé, nous échangeâmes quelques propos sur des sujets divers, puis nous nous séparâmes sur une solide poignée de main. Au moment de refermer la porte, il me glissa à l'oreille : « Sortez par la rue de l'Arcade, l'immeuble a deux issues. » Ce que je trouvais bien pratique.

L'homme m'avait plu, et j'étais difficile à l'époque. Il inspirait la confiance et de lui se dégageait la certitude que

ce qu'il faisait, il le faisait sans bruit, mais avec une grande efficacité. Nos rendez-vous suivants devaient me confirmer dans cette opinion. Prudent, discret, c'était un camarade sur les conseils duquel on pouvait se fier. Sa position à la banque avait amené Rémy à en faire, en quelque sorte, le trésorier du réseau et je sais que dans cette fonction il rendit de très grands services à notre organisation. De plus, il avait tout un noyau d'agents qui recueillaient des renseignements et, là encore, il se montrait sagace en sachant recruter son monde.

Avant de faire partie de la C.N.D., il avait appartenu au groupe « Ripoche », le valeureux fondateur de « Ceux de la Libération ». C'est dire qu'il avait commencé le combat clandestin de bonne heure. Puis, François Faure l'avait présenté à Rémy qui avait immédiatement accepté son concours. Il ne devait cesser son action qu'à la Libération, car, lors du démantèlement de la C.N.D., en octobre-novembre 1943, il s'efforça de rassembler les éléments qui avaient échappé au désastre pour fonder, avec eux, le groupe « Castille » qui travailla en liaison avec l'O.C.M. Arrêté par la Gestapo, pendant ses activités à la C.N.D., il réussit à jouer les Allemands qui le relâchèrent faute de preuves. Après la Libération, il devint le liquidateur du réseau.

Voilà en gros le visage du résistant que fut Marcel Verrière ; mais je serais un piètre camarade si je ne rappelais pas que notre ami eut une conduite magnifique lors de la première guerre mondiale. Engagé volontaire en 1915, il avait à peine 20 ans, il fut blessé deux fois et fait chevalier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille, ce qui, à l'époque, n'arrivait pas tous les jours ! Après la seconde guerre, il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur. Il avait également les croix de guerre 1914-1918 et 1939-1945. Il était titulaire de la médaille de la Résistance avec rosette. Officier de l'Ordre de l'Empire britannique et médaillé de la Résistance polonaise en France.

Ces lignes seraient incomplètes si je ne montrais pas un autre aspect de l'homme que nous honorons aujourd'hui. Je veux encore évoquer un souvenir personnel.

J'avais créé, en 1948, avec quelques camarades, « l'Aide aux orphelins » et je m'étais rapidement rendu compte de la

nécessité d'avoir un moyen de diffusion pour étendre l'audience de la nouvelle association. Je commençais par quelques pages ronéotypées qui se révélèrent vite insuffisantes. Ensuite, Pierre Archambault, directeur de la « Nouvelle République du Centre » m'imprima un bulletin un peu plus important, mais le format trop réduit ne me permettait pas d'insérer tout ce que j'avais à dire.

Un jour, je me décidais à aller voir celui qui présidait aux destinées du « PARISIEN libéré » et qui, pour nous, était resté le colonel Lecomte. Je lui exposais nos besoins et aussi nos projets. Il ne discuta pas et me dit : « Amène-moi ton manuscrit, nous ferons le reste ». Au début, il tira à 1.500 exemplaires, puis ce fut 2.000, 2.500, quelquefois 3.000, quand les besoins de la propagande l'exigeaient. Lorsque, en 1962, l'Association disparut, après avoir rempli sa mission, 50 numéros avaient vu le jour, avec une régularité qui étonnait parfois bien des lecteurs. Cela, nous le devions à Verrière, ainsi que nombre de dons qu'il voulait anonymes, ou encore des interventions en faveur de telle ou telle de nos familles.

J'ai dit sommairement ce qu'il fut, mais cela suffit à faire comprendre que non seulement il a été un fervent patriote, un ami sûr et dévoué, mais aussi un homme de cœur que le « social » ne laissait pas indifférent.

Marcel Verrière n'est plus, mais il est indissolublement uni aux compagnons de lutte qui déjà nous avaient quittés et aucun d'eux n'est jamais absent de nos mémoires. Ce combat que nous avons mené ensemble nous a tous liés, les vivants et les morts, aussi lorsque l'un d'entre nous s'en va, son souvenir s'installe en notre être pour ne plus nous quitter. Ainsi en fut-il pour Alex, pour Espadon et pour tant d'autres que nous aimions...

RENÉ FINET (Le Loyal)

En novembre 1943, la majeure partie des membres du réseau avait été arrêtée et, la région de Normandie à laquelle j'appartenais était coupée de tous contacts.

Je fus alors désigné par mes camarades pour retrouver, dans la région parisienne, des membres de la C.N.D., et, après bien des difficultés j'entrais en rapport avec « Mistigri », l'adjoint du colonel Lecomte.

Nos activités reprurent et, un jour, Mistigri me fit savoir que le colonel m'avait désigné pour être son agent de liaison.

Je refusais, pensant que ma place était parmi mes camarades de Normandie, mais le lendemain, Mistigri me dit que je devais obtempérer à l'ordre reçu et me fixait un rendez-vous, dans Paris, avec le colonel Lecomte. C'était notre première rencontre.

A mon arrivée au rendez-vous, je m'entendis dire sur un ton qui ne permettait pas de tergiversation : « Alors, le Loyal, on fait la forte tête, cependant je t'ai choisi, car je mets toute ma confiance en toi. »

Dès cette entrevue, j'ai senti toute la volonté, l'autorité, la maîtrise et l'esprit de décision qui faisaient du colonel Le-

comme un chef incontesté, et, je prenais congé de lui sur un « A vos ordres, patron ».

Nos contacts furent alors journaliers et j'ai pu apprécier à sa juste valeur l'homme exceptionnel qu'il représentait, pour nous, ses camarades de combat, car il fut un exemple de courage, de loyauté et d'honneur.

Exigeant, certes, il l'était de nous, mais aussi de lui-même et, au péril de sa propre vie, il n'hésitait pas à risquer le danger, pour sauvegarder ou délivrer l'un d'entre nous des mains de la Gestapo.

Je crois pouvoir dire que le colonel Lecomte m'avait fait le grand honneur de m'accorder en plus de sa confiance son amitié, chez un tel homme ce n'était pas vain mot.

Maintes fois, après la Libération, j'ai eu l'occasion de le solliciter pour venir en aide à des camarades et à leur famille, jamais sa bonté et sa générosité ne firent défaut.

Sa disparition m'a profondément touché, le colonel Lecomte restera pour moi l'« Exemple », et je regrette l'ami exceptionnel que j'ai perdu.



Ces témoignages sont peu de chose par rapport à la peine qui est la nôtre. Mais il fallait que ces choses soient dites, afin que tous connaissent mieux l'homme, le résistant, l'ami qui nous a quittés.

Au nom des liens d'amitié qui nous unissaient au Colonel LECOMTE, nous prions Madame Marcel VERRIERE, son épouse, Christian, son fils, et sa femme, ainsi que Jean-Pierre, son petit-fils, de trouver ici le témoignage de notre profonde sympathie.